

Entrevista

Ressources en transformation: multimodalitat, plurilingüisme, acquisitione – seen from an interactional perspective. Una entrevista amb Lorenza Mondada

Júlia Llompart Esbert
Universitat Autònoma de Barcelona, Barcelona, Spain

Text rebut el 24 de novembre de 2014; versió final rebuda el 14 de desembre de 2014

Lorenza Mondada és Catedràtica de lingüística general i lingüística francesa a la Universitat de Basilea, Suïssa. Doctora en lingüística per la Universitat de Lausanne (1994), guardonada l'any 2001 amb el National Latsis Prize (premi anual a Suïssa als millors investigadors menors de quaranta anys), i directora del ICAR Research Lab (CNRS, Universitat de Lyon 2 i École Nationale Supérieure) del 2007 al 2010. La seva recerca s'ha centrat en la investigació de les interaccions socials en diversos àmbits (científic, mèdic, laboral i de la vida quotidiana...) i en com la gramàtica és un recurs per a la interacció i emergeix en la seva organització seqüencial. Ha contribuït de forma decisiva al desenvolupament d'un enfocament en el qual s'analitzen els recursos lingüístics i multimodals per a l'organització de la interacció. Recentment, ha guanyat una beca del Finland Distinguished Professor Programme, gràcies a la qual durà a terme un projecte, juntament amb la Universitat de Helsinki, sobre la interacció social i la comunicació multimodal.

LLOMPART: Merci beaucoup d'avoir accepté cette interview. Pour commencer, je crois qu'il serait intéressant que tu parles un peu de ta trajectoire professionnelle.

MONDADA: Je pense que ça peut être intéressant de repositionner ma trajectoire professionnelle et aussi personnelle du point de vue d'un parcours plurilingue et cosmopolite, passant d'une réalité très régionale à une réalité complètement globalisée. Je suis née dans une région – le Ticino - qui représente une aire minoritaire linguistique en Suisse où on parle italien, mais de famille bilingue puisque mon père, qui était local, parlait italien et dialecte, et ma mère parlait français. Ce qui fait que j'ai grandi de façon bilingue dans une région linguistique minoritaire. Pour moi, me déplacer en Suisse a été une façon de quitter une région très fascinante mais aussi très locale, très provinciale et très circonscrite. Ma trajectoire se caractérise par le fait que j'ai travaillé dans beaucoup d'universités différentes en Suisse, avec une forte mobilité: j'ai étudié à Fribourg, j'ai été assistante à Lausanne, assistante de recherche à Neuchâtel et, après ma thèse, j'ai travaillé comme professeure associée à Bâle. J'ai circulé entre ces quatre universités en Suisse avant de partir à Lyon qui était mon premier poste de professeur titulaire, quand j'avais trente-huit ans. La période bâloise entre 1996 et 2001, est aussi celle où j'ai eu le premier projet que j'ai pensé, dirigé et réalisé moi même; c'est un moment important dans une carrière parce qu'au début on travaille dans des projets qui sont imaginés et dirigés par d'autres et il est important à un moment donné de pouvoir prendre la responsabilité de réaliser son propre projet. Bâle m'a permis de faire cela, avec un

projet qui portait sur la construction du savoir scientifique dans des contextes plurilingues – avec des enregistrements des groupes de recherche qui collaboraient entre la Suisse, l’Allemagne et la France. Au-delà de cette dimension plurilingue importante, je m’intéressais beaucoup à la sociologie des sciences, au rapport entre langage et connaissance scientifique, à la construction du savoir en interaction. Ensuite, je suis partie à Lyon en 2001. Mon souci en arrivant en France était de ne pas perdre la dimension plurilingue, qui était évidente en Suisse, et qui l’était beaucoup moins dans les universités françaises. En fait, grâce à des conditions de travail qui étaient très favorables, j’ai pu développer mes recherches avec beaucoup de liberté et voyager beaucoup. Comme en France il n’y avait que peu de gens qui faisaient de l’analyse conversationnelle, la seule manière de développer mon travail a été de le faire dans un contexte international. L’analyse conversationnelle en France a une histoire compliquée: il y a quelques personnes extrêmement intéressantes qui en font, mais c’est un courant qui reste très minoritaire et souvent marginal; donc, la seule manière de se développer consistait à se situer dans un autre contexte de recherche, impliquant aussi des échanges très exigeants, en collaboration avec la Californie, la Scandinavie, l’Allemagne, l’Angleterre. Ça n’a pas été toujours facile, mais ça a été extrêmement stimulant et motivant. Je pense que si je n’avais pas eu ce lien avec la communauté internationale, qui t’oblige à te dépasser tout le temps, je n’aurais jamais développé mes travaux de la même manière.

LLOMPART: Bien sûr, car au départ tu ne travaillais pas en analyse conversationnelle...

MONDADA: Au départ, j’ai étudié la littérature et la linguistique françaises et italiennes. En fait, pour la petite histoire, je voulais étudier l’histoire de l’art et l’anthropologie mais l’histoire de l’art était très traditionnelle dans l’université où j’étais, sans analyses du monde l’art, ou des pratiques artistiques. Et l’anthropologie, il n’y en avait pas. Donc j’ai fait autre chose..

Plus tard, en me décidant pour les sciences du langage, je me suis intéressée à une forme assez spéciale de linguistique, centrée sur l’interaction sociale: l’analyse conversationnelle est d’emblée très interdisciplinaire, se situant entre sociologie et linguistique; elle remet les contextes, les pratiques, les acteurs sociaux au centre de l’attention; elle permet de se demander que devient le langage dans l’interaction et quels sont aussi les défis qui se posent quand on veut modéliser le langage dans l’interaction. Le focus sur l’interaction ouvrait de nouvelles pistes de recherche, originales par rapport à ce qu’on fait si on travaille plus traditionnellement sur les textes ou sur le système de la grammaire. Je me suis formée pratiquement seule au départ, et cela a ensuite pris un envergure internationale avec des collaborations de plus en plus importantes avec les références centrales de l’analyse conversationnelle. Aujourd’hui la recherche est complètement mondialisée et l’analyse conversationnelle est un cas intéressant de paradigme de recherche qui est minoritaire, qui ne fait pas partie des théories *mainstream*, mais qui du coup s’est organisé en réseau sur toute la planète. Cela me permet d’aller dans pratiquement n’importe quelle université et de trouver toujours un collègue qui en fait. Ça donne des opportunités absolument intéressantes – par exemple de travailler sur des langues très différentes, y compris celles qu’on ne parle pas, comme le montrent mes expériences plus récentes avec le Japon ou la Finlande. Et on finit par vivre comme ça, on vit entre une ville et l’autre, on est tous connectés et on se rend visite, on se rencontre, on travaille ensemble sur les données des uns et des autres.

LLOMPART: Ça c'est très interessant...

MONDADA: C'est une grande famille cosmopolite ((riu)).

LLOMPART: Sí ((riu)). Realment, la seva és una trajectòria excepcional i molt interessant en la qual es trasllada d'una realitat més regional a una altra més internacional tant a nivell personal com professional. Ora bem, o que te parece que pode trazer a análise interaccional que tu praticas aos processos de aprendizagem de línguas ou à aquisição de línguas?

MONDADA: Então, aqui seria bom lembrar o que faz a análise interaccional, que é descrever uma língua, não como sistema abstrato e autónomo mas muito mais como uma prática social. Então é uma visão... gosto de falar uma visão praxeológica, com um enfoque sobre a ação. A linguagem ou a fala não é um sistema formal autónomo mas é um recurso para implementar, fazer inteligível para outras pessoas, intersubjetivamente, a ação que é feita.

Agora, o problema da aquisição: já existe um desafio em descrever como funciona a linguagem neste quadro, que não é o quadro tradicional para estudar a linguagem. A aquisição ainda é mais desafiante, porque as maiores teorias são cognitivas, vêem a aquisição como a interiorização de um outro sistema linguístico. E o problema numa abordagem praxeológica é de saber como a aquisição pode ser refletida desde este ponto de vista – que é um ponto de vista externalista – e não desde o ponto de vista cognitivista. O Garfinkel falava que na cabeça se tem somente o cérebro. Isto significa que olhar para o cérebro não diz nada sobre o pensamento, o raciocínio. O Garfinkel se interessava muito pelo raciocínio, pelo pensamento, mas numa maneira intersubjetiva, social, externalista e situada. Então há várias maneiras de tratar a aquisição: uma é tratar de identificar ações ou o que é 'aprender' ou 'adquirir' – não é a mesma coisa – uma língua. Então, se trata de colocar a questão em termos de actividade, de ação, e não de conteúdos cognitivos, e isto abre toda uma área de pesquisa sobre situações que são reconhecidas socialmente pelos participantes como contextos ou práticas de aprendizagem. E isto se relaciona com um outro aspeto, que é a ideia do que é a aquisição, do que é a linguagem. Também a cognição é definida pela visão dos participantes e não a partir da visão dos pesquisadores ou das teorias académicas, e este é o famoso ponto de vista 'emic'. E o problema é que é 'adquirir' - porque para 'aprender' é mais fácil tratá-lo como um conjunto de práticas sociais que são intersubjetivamente, socialmente e situadamente reconhecidas como aprendizagem, na escola, no trabalho, na família... Para 'adquirir' a dimensão intersubjetiva é mais complicada de demonstrar. E em análise conversacional se fala de 'next turn proof procedure', o que é um pouco a maneira, não a única, mas a maneira de demonstrar que um fenómeno ou uma interpretação é intersubjetivamente partilhada. A 'next turn proof procedure', no caso da aquisição, seria de investigar o 'next turn' vendo o que acontece se os participantes mostram ou exibem que uma aquisição foi feita. Mas isto não acontece de uma forma explícita – por exemplo com alguém a dizer "oh agora adquiri uma palavra". Isto acontece de uma forma praxeológica, por exemplo quando no próximo turno se utiliza um recurso que foi produzido, mencionado, isolado no turno anterior, como por exemplo numa sequência de 'word search' ou de ajuda. É interessante olhar para o turno seguinte, e ver se a gente utiliza o item descoberto exibindo que é algo novo, que não é uma coisa rotineira por si. Isto pode ser estabilizado e rotinizado para uso futuro. Então o que é

utilizar pela primeira vez uma palavra ou uma construção sintática ou um recurso de qualquer tipo, o que é demonstrar que estás rotinizando o recurso? Porque o problema da análise não é que se estou à procura de uma palavra e tu me dás a palavra eu posso usá-la – isto não é aquisição, é repetição. Se a utilizo dez minutos depois, então como funciona a ‘next turn proof procedure’? Não é “next turn”, é “next next next turn” – quer isto dizer que é difícil demonstrar a relação de implicatividade sequencial do primeiro turno. Em alguns casos que estudei há uma primeira utilização, que é uma repetição, a partir da qual não podes dizer nada sobre a aquisição, ainda que seja possível dizer alguma coisa sobre a reutilização; mas é interessante que depois de pouco tempo a mesma expressão ou construção é utilizada com um pouco de dúvida, de hesitação, mostrando que a pessoa a usa mas que o uso ainda não está estabilizado; quando o uso está rotinizado não há hesitação, a palavra é produzida de maneira fluída, o que demonstra uma estabilização do recurso. Ser capaz de descrever estes processos é um desafio, não é fácil e depende muito do corpus que se tem. Então acho que se podem fazer muitas coisas muito interessantes sobre o ‘learning’, porque aprender é também ensinar e acontece em uma grande variedade de lugares sociais, sobre adquirir acho que é mais difícil. Há discussões porque muita gente se interessa por este problema, mais a solução não é fácil. A análise conversacional traz alguns requisitos analíticos específicos a este debate, bem como um aspeto crítico – o de dizer ‘cuidado, as coisas não são tão simples quanto as pessoas que pressupõem aspectos cognitivos gostam de acreditar’.

LLOMPART: Il tipo di analisi che tu pratichi, come può aiutare a capire meglio le pratiche plurilingue?

MONDADA: La nozione di ‘risorsa’ che usiamo quando parliamo del linguaggio in una chiave interazionale è molto utile per capire un sacco di cose, tra l’altro per pensare il plurilinguismo in un modo che non reifica le diverse lingue copresenti. Cioè, lo stesso discorso sull’approccio emico que facevamo per l’acquisizione e l’apprendimento può essere fatto in un modo, penso, estremamente creativo anche per il plurilinguismo. Questo è ben esemplificato dalla critica della nozione di *code-switching*. Invece di pensare il plurilinguismo come la superposizione di lingue che rappresentano dei sistemi diversi che si combinano, si tratta di pensarlo come un arrangiamento di risorse. Una delle conseguenze è che la frontiera tra le lingue non è assolutamente più nè un problema nè un presupposto. Quindi la questione non consiste nel negare il fatto che esistano diverse lingue, ma nel porre la domanda in modo emico, cioè chiedendoci come i partecipanti riconoscono, cioè si orientano verso il fatto, che diverse lingue sono parlate, e ciò facendo producono senso. E’ questo che fa sì che il *code-switching* è produttore di senso: i partecipanti riconoscono che si passa da una lingua all’altra e sfruttano questo fatto riconoscibile per produrre del senso. Se i partecipanti a un certo momento non riconoscono più che si sta passando da un lingua all’altra, l’effetto di contrasto tra le due lingue, che Gumperz ha ben sviluppato con la sua idea di *contextualization cue*, non funziona più. Abbiamo allora a che fare con un altro tipo di uso plurilingue - che certi linguisti chiamano *language mixing* o *mixed languages* - dove ci sono diverse lingue che sono mescolate ma non ci sono più frontiere. Quindi la questione della frontiera tra una lingua e l’altra diventa una questione di come i parlanti riconoscono, utilizzano, mobilizzano o no la differenza fra le lingue, per le finalità pratiche dell’organizzazione dell’interazione. Questo dà

una libertà e inventività incredibile ai parlanti, perchè permette loro di combinare con grande libertà le risorse linguistiche disponibili. I linguisti hanno utilizzato quello che sapevano della grammatica per spiegare quello che facevano i parlanti. Ma i parlanti possono infischiarci completamente del fatto che utilizzano una lingua o l'altra, oppure possono utilizzare le stesse lingue rendendone significativi i contrasti, per produrre un senso specifico. E quindi, secondo me, per capire le pratiche plurilingui e arrivare anche ad una certa tipologia delle pratiche come quella che Peter Auer ha cercato di fare, è assolutamente importante chiedersi cosa succede dal punto di vista dei parlanti. Questo tra l'altro è ulteriormente complicato dal fatto che un parlante può usare diverse risorse linguistiche mescolando tutte le lingue senza fare molta differenza mentre altri copartecipanti possono attribuire, leggere, interpretare, riconoscere, rendere intelligibile tale o tale forma come appartenente a lingue diverse o come manifestando interferenze tra una lingua e l'altra, magari anche in chiave normativa. Il problema della categorizzazione delle lingue non è più un problema puramente accademico ma diventa un problema pratico, cioè, un compito dei parlanti, che è produttore di senso. Questo è il contributo fondamentale de l'analisi conversazionale. Penso che cambia completamente il modo in qui pensiamo le pratiche plurilingui.

LLOMPART: Nowadays new concepts appear to define what Gumperz described as linguistic repertoire. Concepts such as plurilinguaging, translanguaging, polylinguaging... What is your intake on that?

MONDADA: The very idea of resource allows us to think language from the perspective of the speaker and not from the perspective of the academic theories about language. This changes completely the idea of language that we have inherited from traditional linguistics - language becomes something like a set, a changing dynamic, non fixed, non preestablished, indexical set of resources that participants mobilise in order to do what they are doing. And this works for the study of monolingual as well as plurilingual talk, and even for the study of grammar. I have always been very fascinated by the notion of emergent grammar by Paul Hopper who already in the 80s was saying that basically the grammar of the language is a constantly dynamically changing set of fragments that people assemble but also transform by assembling them. So, if this works for one language, this works even more for plurilingual practices. Probably that is what the notion of languaging has tried to capture. Per Linell, for example, uses the term of languaging in general, and not only for particular plurilingual practices. Although his work has not been read by other scholars talking about languaging, it is interesting because he makes this link between what I said about Hopper and what other people say about plurilingual practices, then maybe plurilinguaging. For me the issue is not what kind of term to use, but much more how to conceptualize those resources and those practices. My feeling is that often people do some kind of big theoretical claims about plurilinguaging and then when they actually analyse empirical data they continue to work in a very traditional way... So the issue is both how to have a clear theoretical take on these phenomena and how to implement it in rigorous empirical analyses. In this respect I like to use the notion of 'bricolage', a notion that ironically comes from Lévi-Strauss who is the father of structuralism. Structuralism produced theories of language that constitute what we are trying to escape from, but at the same time I think that this very idea of bricolage is really

useful: it opposes the engineer and the amateur; the latter is the one who uses resources that are neither planned nor tailored from the beginning for achieving some kind of task and who uses these resources in a new way which is a completely opportunistic way. I think that this is very much what speakers do when they engage in a plurilingual improvisation, which is a bit like a jazz improvisation where they use notes or even noises or sounds and they just try them, for their practical local and occasioned purposes. What is specific of an interactional approach is that you never forget what the speaker is doing, what he or she is trying to do in real time by assembling a specific set of resources – that is what bricolage is about. But what is also important in this approach is that you look at what the others are doing too. So if the co-participants are going along with the ongoing action, if they are aligning with what the speaker is doing, this also means that this is understandable, meaningful, and adequate for all practical purposes. If this is problematic co-participants always have the option of repairing it. The practice of repair constantly allows participants to manage intersubjectivity; they can align with but also negotiate the use of resources. The way in which co-participants respond – this is the very idea of *next turn proof procedure* - the way in which they respond to the kind of improvisation that it is done by the speaker shows the situated interpretation, practical understanding and also local redefinition of these resources. This approach is very powerful because it allows you to show this dynamic constant reappropriation of resources. For me ‘plurilinguaging’ or ‘linguaging’ refers to this process and those practices and invites to develop a kind of grammar of those practices, which maybe could constitute the ‘repertoire’ of a speaker or a group of speakers. If we think of grammar in this way, we might escape from the reification of a fixed set of rules, and at the same time be able to think about some set of resources that it is grammaticalized, sedimented, entrenched and routinized. But there is always a danger of reification, especially if you try to define the repertoire as the list of things that people are able to say, and to encapsulate it within one fixed and coherent grammar. What is interesting about having an interactional perspective is that you are not trying to define the repertoire of one person or of a group, but you consider that the repertoire of available and acceptable resources is something that participants are constantly negotiating in the interaction. That is why I am not sure that it makes really sense to try to list the ensemble of resources we use in interaction, because this produces a too static model. That is the reason why the notion of ‘method’ in conversation analysis is much more powerful, because it does not try to encapsulate rules, regularities or forms but to describe what participants are ‘methodically’ doing, in a systematic manner, and in a publicly intelligible and understandable way - knowing that these methods can themselves change and evolve in time.

LLOMPART: That is actually related to a question that I had and that concerns the static notion of language often used in the literature...

MONDADA: Yes, and that is what a perspective like conversation analysis offers the possibility to think in dynamic terms, thanks to its focus on practice. If we look at practice -- without trying to encapsulate again too quickly the practices in a grammar --, we respect and preserve their dynamic nature because we describe how they are constantly adjusting to the ongoing interaction. The fixistic or static notion of language is generated by a focus on the speaker -- that is, within an individualist perspective – and on the system. On the opposite, an

interactional vision recognizes that the resources used are assembled in different ways depending on the participation framework, on who is participating to the interaction and how. That makes things much more complicated but also much more interesting.

LLOMPART: Describing that complexity is much more difficult...

MONDADA: Yes, but also much more satisfying and also demanding. Nowadays is becoming fashionable to claim a constructivistic kind of epistemology – so that everybody says that language is constantly negotiated. But the real problem is, once you have said that, to rigorously and consistently describe how this works, what are the detailed practices through which participants adjust to each other and make intelligible their constant adjustments. My critical take about some work that is done in this domain is that some people having constructionistic claims suddenly become super conservative as soon as they describe data, because their analytical methodology does not fit with their general theoretical frame.

LLOMPART: ¿Cómo podemos aplicar el análisis multimodal en el campo del aprendizaje de lenguas o en el plurilingüismo en la educación?

MONDADA: En primer lugar, hay que decir que queda mucho por hacer en lo que se refiere a darse cuenta de la importancia y la pertinencia de la multimodalidad y el estudio del lenguaje. Yo defino multimodalidad incluyendo el lenguaje y, por lo tanto, como una variedad de recursos que son verbales y corporales; me parece muy importante considerar que el lenguaje es parte de la multimodalidad. Por lo tanto, una frase como ‘el lenguaje y la multimodalidad’ no tiene ningún sentido porque el lenguaje es parte integral de la multimodalidad. El problema es comprender cómo todos estos recursos funcionan juntos y se coordinan, se sincronizan temporalmente. La relación entre estos recursos es compleja porque no se reduce al hecho de que uno dice una palabra y hace un gesto al mismo tiempo: la temporalidad de los gestos no es la misma que la temporalidad de una construcción sintáctica o de una forma lexical. Además, esto es también más complicado si uno toma en consideración no solamente la relación entre lenguaje y gestos sino también otros elementos del *embodiment*. Esto es algo que me interesa mucho en mi trabajo actual: estudiar, no solamente el lenguaje, los gestos y las miradas que son los tres elementos clásicos que se tienen en cuenta cuando uno hace análisis multimodal, sino también las posturas del cuerpo, los movimientos del cuerpo, es decir, el cuerpo en su totalidad. Este hecho genera problemas bastante complejos porque uno puede hacer un gesto y mover otra parte de su cuerpo, como en el *body torque* que describe Schegloff. No es que el cuerpo se mueva como una única cosa, sino que está articulado en diferentes aspectos. Además, no hay que olvidar que son los participantes quienes coordinan estos movimientos con precisión en la interacción. Ahora bien, la cuestión es qué hacer con todo esto en relación a la adquisición. Es complicado dado que ya es difícil pensar la adquisición en relación a la interacción. Existe una literatura muy interesante sobre la relación entre gestos y adquisición del lenguaje, en su mayoría trabajos de inspiración cognitivista o psicolingüística. No es lo que hago pero son trabajos que tienen resultados muy interesantes. Por ejemplo, los trabajos de Marianne Gullberg en los que muestra que cuando empiezas a aprender una lengua haces los gestos típicos de tu L1 y que hacer los gestos de la L2 va a ser algo que va a venir después. Esta es una manera muy

interesante de ver en qué punto del proceso de aprendizaje y de apropiación de la lengua estás. También, tenemos los estudios de Goldin-Meadow sobre la relación entre razonamiento matemático y gestos que muestran, básicamente, que si calculando algo, haciendo aritmética, resolviendo un problema, te expresas gestualmente muestras una apropiación mucho más profunda del problema. Goldin-Meadow ha hecho una serie de experimentos muy interesantes en los que muestra que, si el profesor hace gestos para demostrar cómo hacer el cálculo, los niños aprenden mucho más que el que no los hace. Luego, cuando los niños repiten el razonamiento, sin gestos lo hacen peor y, con gestos, hay los que se equivocan en su razonamiento pero hacen los gestos correctos. Esto permite demostrar que aunque la formulación no sea la buena, los gestos muestran una comprensión del problema, y hasta una adquisición. Estos estudios están basados en un enfoque cognitivo. Desde una perspectiva interaccional relacionada a la adquisición uno tiene que observar cómo los participantes se coordinan y se adaptan mutuamente, y después preguntarse si han aprendido algo. Los gestos forman parte de los recursos multimodales que pueden ser muy útiles para coordinarse, para solucionar un problema de comunicación, para construir un acuerdo – permiten comprender cómo las personas se relacionan y colaboran cuando están haciendo algo juntas. Hay una relación de producción de inteligibilidad mútua entre el gesto y la palabra – ambas contribuyen de forma complementaria para asegurar la inteligibilidad de lo que ocurre. Sería interesante ver cómo se estabiliza una práctica multimodal y no solamente una práctica verbal, por ejemplo, estudiando la adquisición no de una palabra o de una construcción, sino de lo que llamo una ‘multimodal Gestalt’. Prácticamente me parece que no hay trabajos sobre esto. Lo que se puede hacer muy bien desde esta perspectiva es describir cómo una persona puede hacerse entender con todos los recursos que están a su disposición, es decir, las palabras, recursos formales e informales de diferentes lenguas y los gestos y otros movimientos del cuerpo. Todo funciona conjuntamente. La cuestión es cómo describir que la persona está aprendiendo algo. Sería interesante ver cómo se estabiliza el uso de formas y también el uso de gestos, ya que cuando se estabiliza la competencia lingüística probablemente hay gestos que se realizan de manera diferente porque los gestos pasan a ser, en menor medida, una forma de ajuste de la palabra, búsqueda de palabra, todos estos procesos que también se ven en los gestos. La pregunta sería qué ocurre cuando todo esto se rutiniza y, por lo tanto, no estás constantemente buscando y manejando la búsqueda privada y pública de palabras, de formas. Esto significa que la gestualidad puede ser usada para otras cosas.

LLOMPART: Por lo tanto, aparece aquí un nuevo camino por recorrer si tomamos esta perspectiva interaccional...

MONDADA: Y esto es muy coherente con el hecho de considerar recursos plurilingües, no solamente monolingües, y multimodales.

Referència de l'autora:

Júlia Llompart Eibert és investigadora predoctoral del grup GREIP de la Universitat Autònoma de Barcelona. Va ser professora de llengua i cultura a la Universitat de Massachusetts (2009-2012) i, el setembre del 2012, va acabar el màster en Didàctica de la Llengua i la Literatura amb la presentació de la tesina *El canvi en la transmissió intergeneracional de llengües: les noves mestres de llengua*. Treballa actualment en la seva tesi sobre els nous processos de transmissió de llengües, l'educació plurilingüe i els processos de construcció de la identitat, sota la direcció de la Dra. Luci Nussbaum i la Dra. Lorenza Mondada.

Email: julia.llompart@gmail.com

Per citar aquest article:

Llompart Eibert, J. (2014). Ressources en transformation: multimodalitat, plurilingüisme, adquisición – seen from an interactional perspective. Una entrevista amb Lorenza Mondada. *Bellaterra Journal of Teaching & Learning Language & Literature*, 7(4), 79-87.